

Marco Lodoli

Les Promesses

Sorella – Italia – Vapore

**MARCO
LODOLI**

P.O.L

Extrait de la publication

Les Promesses

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

CHRONIQUE D'UN SIÈCLE QUI S'ENFUIT, 1987

LE CLOCHER BRUN, 1991

LES FAINÉANTS, 1992

COURIR, MOURIR, 1994

LES PRÉTENDANTS, 2011

chez d'autres éditeurs

BOCCACCE, L'Arbre vengeur, 2007

ÎLES, GUIDE VAGABOND DE ROME, La Fosse aux ours, 2009

SNACK-BAR BUDAPEST, Les Allusifs, 2010

Marco Lodoli

Les Promesses

Sorella – Italia – Vapore

*Trilogie romanesque traduite de l'italien
par Louise Boudonnat*

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Sorella © Giulio Einaudi Editore S.p.A., 2008
Italia © Giulio Einaudi Editore S.p.A., 2010
Vapore © Giulio Einaudi Editore S.p.A., 2013
© P.O.L éditeur, 2013, pour la traduction française
ISBN : 978-2-8180-1711-1
www.pol-editeur.com

$$3 + 3 + 3$$

3 + 3 + 3, cela fait 9. Une ennéade? Comment nomme-t-on neuf livres reliés par un fil ténu : trois trilogies tissant un ciel qui ne rompt pas? une constellation faite d'étoiles vaporeuses devenues plus étincelantes l'une en regard des autres. Une constellation sous l'ascendant poétique de la lettre p : *Les Préfigurants*¹, *Les Prétendants*, *Les Promesses*. Et si c'était, après tout, une pléiade?

Les Promesses ont leurs anges. Normal, dans une ville qui les élève de l'ombre des nefs jusqu'au ciel. *Sorella, Italia* et *Vapore*, dans ces trois livres qui portent les noms des protagonistes, les anges, comme les vies (comme toujours) sont modestes. Ils font leur petit métier discret. Ils ont le regard pas très catholique d'un enfant mutique, sont servante au grand cœur ou pourquoi pas séraphique agent immobilier en habit de croquemort que l'auteur appellera, et pourquoi pas encore, Gabriele, mais ne vous annoncera que ce que vous savez déjà, et ce sera une revisitation.

Trois textes, trois *Promesses*, dont la ligne mélodique – très mélodique – est devenue plus grave et fragile. Ce sont des confessions étouffées, des pensées intérieures mouvantes : ou une simple prière à la vie qui nous égraine. On découvre de haut, à la manière du dernier

1. De la première trilogie des vanités, *Les Préfigurants*, deux titres seulement ont été traduits en français, *Courir, mourir*, P.O.L, 1994, *Les Fainéants*, P.O.L, 1992.

paragraphe des *Fleurs (Les Prétendants)*, et ce n'est plus un infini champ chamarré d'existences, *les milles couleurs enchevêtrées tels les fils d'un tapis, [...] une herbe acide qui ne fane jamais*, les couleurs ont passé. La terre est plus loin et ceux qui veillent sont peut-être des anges, mais ils ne peuvent pas grand-chose. Ils s'attristent une seconde, *en songeant à cette étrange injustice qu'est l'existence humaine* et rien ne les sépare tellement des hommes, ils sont tout aussi déterminés : au sens de *défini*, soumis à une force autre, avec toutefois beaucoup moins de résolution que les humains rongés d'illusions qui s'entêtent quand bien même jusqu'au bout sans jamais réussir à l'emporter.

À travers ces trois nouveaux textes à ajouter au puzzle (de neuf pièces, donc), l'auteur nous trame également en sourdine une histoire d'Italie : une histoire en gris. Le gris cendre des gens d'église dans *Sorella*, le noir et blanc du pays après-guerre entre Démocratie chrétienne et relent de fascisme dans *Italia*, le gris tranchant des années de plomb dans *Vapore*. Mais chacune de ces époques et leurs engagements singuliers sont tellement identiques, tellement interchangeables : poreux et vaporeux. Un personnage est ici, son contour réapparaîtra là, aucun n'a plus de substance que l'autre dans *ce chaos qui compose l'existence, ce bain d'huile impure, cette marmite avec ses poissons qui rissolent*. Le passé sera forcément fané, ouaté de réminiscences, de grésillements intimes où la mémoire part en lambeaux. Maria Salviati (Marie Sauve-toi) a une voix que l'on a déjà entendue dans tous les livres de Lodoli, *c'est toujours la même vie racontée sur un mode différent, et au final toutes les histoires se valent, car c'est une seule et même histoire, celle du temps qui s'enfuit* et tourne une autre fois les images du début vers la chute ; dans laquelle *la nature n'envisage pas de fin allègre* ; dans laquelle un fleuve pas très propre nommé *la vie nous traverse, et nous, quasi sans nous en rendre compte, nous la rejetons de l'autre côté, c'est*

tout ce que nous pouvons, ce n'est pas nous qui agissons, c'est la vie qui avance à travers nous.

Ce qui resurgit dans la page est un déjà-vu, une à peine variation de l'existence jalonnée ou hantée de répétitions qui opèrent comme des dissolutions en nous englobant tous et en nous ramenant de facto aux mêmes points. On oublie dans *Les Promesses* d'égaies prières, on se méfie pareillement des hosties et on recroise par trois fois le mendiant au parvis, l'exil quelque part où il y a des palmiers, le peloton d'exécution, le revolver, on jette un nez de clown ou un jeu de cartes au fond du cercueil pour faire un pied de nez à l'éternité ou pour y tuer là encore le temps. Rien n'est semblable et pourtant exactement, le cœur des choses se tient dans la nuance qu'on applique : des éternels retours en morceaux où, selon la formule nietzschéenne, chacun doit devenir ce qu'il est : *ecce homo. Chaque vie a sa manière d'échoir, il n'y a pas beaucoup d'écart entre refusé et réputé quand vient la fin du parcours : au terme tout sera clair [...] et peut-être aussi que ce sera clair avant, si les ficelles tiennent bon.* Mais en sachant faire en sorte que cela ne ressemble jamais à une défaite. Dans le déferlement (lodolien) de métaphores, la vie évidemment est une pelote (combien de fois le terme revient-il sous les touches du clavier), on défait un fil embrouillé et une fois dévidé c'est un fil, seulement une ligne mineure de vie (et bien sûr, on répète, rien ne ressemble plus que celle-ci à une autre), un fil, des fils dont Quelqu'un (cela aussi est probablement une illusion) brode une étoffe subtile, et un fil, ça tient à peu. Les existences réduites à une valeur infime – une valeur cependant – suivent inévitablement leur tracé. *Tout ce mal pour arriver au bout et au bout il n'y a rien, mais il produit une sacrée vitalité ce rien, une multitude de boîtes colorées.*

Car toujours l'homme essayera, réussira, se trompera, posera les mêmes questions et échouera du même côté, mais entre-temps *il faut savoir demander, il faut savoir prendre, il faut savoir donner.*

Exister. Vapore, le saltimbanque, nous reporte près du lac sombre de Nemi et au sourire à tout prix des nuits de Cabiria – ces deux-là, Fellini et Lodoli, ont une géographie commune qui secrète fantasmes et fantasmagories –, où la prostituée romaine vient perdre ses candides espérances et puis non, continue vivement la vie.

La vie qui court une seule pente sur laquelle l'homme n'est pas cendre mais gouttes s'évaporant, une dégradation arc-en-ciel, avec des sagesses incertaines qui se délavent, des enthousiasmes qui ne durent pas, des altérations, des effritements, et tout cela pourtant fait une traversée avec sillage. Ce qu'il reste est cette vision condensée. Un brouillard embue joliment l'horizon et ce vague sur les choses – néanmoins, néant sûr – n'existe que par ses milliers de gouttelettes, car sans elles, gorgées de lumière, il n'y aurait vraiment rien : vraiment vraiment rien.

Les Préfigurants, Les Prétendants, Les Promesses dessinent en transparence la parabole de l'existence. Sous des airs illusoire, Lodoli a entrepris une œuvre parfaitement inclassable, neuf livres uniques qui déclinent la vanité et le bouillonnement vital, ce qui s'affaisse et reprend, neuf livres qui s'agrègent et dans lesquels les tours d'écriture – tempo rapide, tressé de métaphores et de contours floutés – creusent leur sillon mélancolique : les mots minuscules (s)ont le vibrato de la vie. L'auteur jongle avec les enchantements dérisoires à l'image de Vapore le héros angéliquement libre, grandement magicien en ses pléiades. Bienvenue dans le cirque ou sa constellation.

L.B.

SORELLA

À Linda, la petite sœur

Seigneur, descends en moi comme un baiser ou une hache, fais-toi entendre, je suis si seule.

Un oiseau sur le rebord gelé de la fenêtre de ma chambre, si petit qu'il tiendrait dans la paume de la main, la gorge rouge et le bec jaune, chante une mélodie qui ressemble à un chant d'amour, il agite sa tête et ne s'envole pas, bien que je sois tout près, en cage dans mon habit sombre qui sans doute l'effraye. Il ébouriffe son plumage, comme s'il avait le ciel en pluie sur le dos. Il pointe les boutons noirs de ses yeux dans ma direction : il me regarde fixement, me reconnaît, me parle. Il dit : Amaranta ne t'en fais pas, tout va comme cela doit, tu es au bon endroit, celui que je t'ai choisi.

C'est ce que j'ai pensé durant des années, pauvre folle.

Aujourd'hui, une plaie au côté, une jambe estropiée, sans plus pouvoir marcher, un élancement dans la tête, me seraient plus doux, et que de cette douleur éclate une voix semblable à la lave d'un volcan, une voix écorchée, terrifiante, qui me frappe simplement de mots francs et limpides : tu es ici parce que j'y suis. Alors je me réjouirais malgré la souffrance, moi qui redoute tant la souffrance ; ma vie aurait un sens, une direction, un amour.

Mais il ne se passe rien, absolument rien. Ici les jours s'écoulent à l'identique et je vieillis lentement dans la défiance, avec le soupçon d'être dans une histoire truquée. Je vieillis et tout reste égal. J'observe

les autres sœurs, qui paraissent toujours pleines d'entrain et allègres, souriant à je ne sais qui ou je ne sais quoi, filant prestement dans les couloirs, avec une tranquille soumission. Mine de rien, je les ai parfois interrogées, une conversation ouverte entre amies, ainsi ai-je demandé à sœur Genziana, avec sa tête de pomme, qui est si ingénue qu'elle est incapable de mentir. Mais tu l'entends? Il te parle de temps à autre? Sa voix descend du ciel jusqu'à toi? Ses yeux s'illuminent aussitôt, telles de petites bougies au fond de sa pupille, et puis elle bat des mains dans l'air, on dirait qu'elle veut s'envoler et marmonne deux ou trois phrases. C'est une si belle journée, répète-t-elle, que faut-il exiger de plus. Il lui arrive d'appuyer sa tête de pomme sur mon épaule.

Je sens frémir le vide en moi, une faim qui ne passe pas et se fait malveillante.

La mère supérieure a de fines mains, de fines lèvres, des yeux fins. Elle nous observe durant nos activités quotidiennes, elle nous observe pendant la prière, elle sait qui nous sommes. Peut-être sait-elle aussi ce que nous ne sommes pas, les pensées troubles et dangereuses qui trottent dans notre cerveau, et comment lutter contre elles. Elle a compris immédiatement que sœur Felicetta n'allait pas bien; à vrai dire, je l'avais compris moi aussi. Elle parlait trop haut dans le réfectoire, elle se levait avec trop de précipitation de sa chaise, elle hésitait une seconde avant de s'agenouiller pour prier. Elle racontait que le monde courait à sa perte, qu'il y avait trop de méchanceté à la ronde, et il lui arrivait de se mettre une goutte de parfum derrière l'oreille. C'est pourquoi la mère supérieure l'a affectée aux cuisines, pour faire la vaisselle et astiquer le sol. Récurer les casseroles et plier les serviettes de table. Ce ne sont pas des punitions, mais des corrections nécessaires infligées pour le bien de qui est tenaillé par l'angoisse. Je ne m'étais toutefois pas rendu compte que la mère supérieure m'avait

également à l'œil depuis quelque temps, qu'elle scrutait mon âme : je fais toujours très attention à ne pas commettre d'erreurs, à dissimuler mes sentiments. Et en revanche hier matin, elle m'a prise à part et m'a parlé de sa voix basse, sur ce ton bien à elle, on dirait qu'elle marmotte les paroles d'un livre.

À partir de demain, Amaranta, tu feras la classe aux élèves de notre école, m'a-t-elle annoncé en tenant ses deux mains croisées sur sa poitrine.

Ceux du cours élémentaire ? Ai-je demandé plutôt pour ajouter quelque chose.

Non, Amaranta, les petits, ceux de la maternelle.

Je sais bien qu'ici derrière les murs il faut accepter chaque ordre, sans protester, sans rien remettre en question, mais d'instinct j'ai fait un pas en arrière, comme lorsque l'on jure de son innocence et que l'on est coupable. C'est impossible, je vous assure, ma mère, je suis parfaitement incapable de m'occuper d'enfants, je ne les comprends pas, je ne saurais vraiment pas par où commencer

C'est très simple, tu commences demain et tu procèdes un peu plus loin, a-t-elle précisé en me fixant de ses deux meurtrières bleues. Elle m'a souri de ses petites dents blanches et m'a serré le bras. J'aurais voulu me dégager de cette emprise, de ce sourire, mais j'ai baissé la tête. Je suis plus grande que la mère supérieure, plus robuste, je suis pourtant infiniment plus incertaine qu'elle, qui sait à coup sûr ce qui est juste.

Les enfants sont merveilleux, ils nous enseignent à renoncer à tant de choses inutiles, m'a-t-elle dit, et elle m'a renvoyée à ma solitude, en me laissant me recroqueviller sur place.

Je n'aime pas les enfants. C'est une vérité impossible à avouer, parce que le monde a décidé une fois pour toutes que les enfants sont

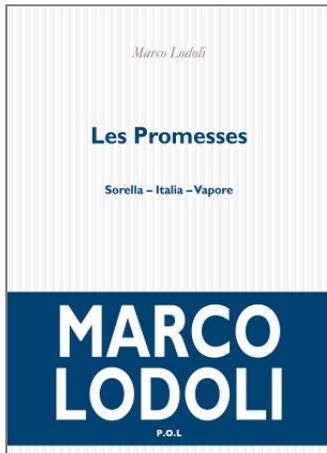
la plus grande joie de l'existence. Mais le monde ment, il n'a pas le courage d'admettre que chaque enfant jeté sur terre avec son bonnet rose ou bleu n'est qu'un autre compte à rebours destiné à se consumer en pure perte. Une existence précipitée dans la vie, compagne de déboire. Jésus a dit : *Laissez les enfants venir à moi*. Il peut toujours attendre. Les enfants sont des désirs à l'état sauvage, jamais rassasiés, qui s'opposent à tout ce qui se dresse sur leur chemin. Ils allongent le bras, prennent, arrachent, ignorent le pardon. Leur loi n'est pas l'amour, leur loi est la prédation. Les enfants hurlent pour réclamer, et ils réclament sans cesse, mais rien ne les intéresse bien longtemps. Ils sucent avidement le lait des mères, et puis l'énergie des pères, leur voracité engloutit l'argent péniblement gagné. Il faut les éduquer, ou plutôt les dompter, reprendre à leurs mains aussi rapaces que celles d'un usurier ce qui ne leur revient pas, les mettre en rang par deux, les décrotter. Il faut les accompagner dans le sommeil, c'est-à-dire dans le néant, du moins pour quelques heures, le temps de retrouver souffle et courage. Et au matin, on repart à zéro, la roue dentelée du désir recommence à tourner, cherchant quelque chose à agripper pour ne pas tourner à vide : ainsi de suite durant des années, jusqu'à ce que la défaite soit certaine.

Et voilà que je devrai veiller sur eux ; chaque classe a au moins quinze ou vingt petits goinfres à repaître. Je devrai apprendre les multiples noms de cette commune enveloppe qui est la vie à l'état brut, originel. La contraindre à chanter en chœur des comptines imbéciles, l'obliger à réciter ses prières le matin et avant le repas ; l'étouffer petit à petit. Une maîtresse d'école n'est rien d'autre qu'une géolière souriante et un jour ces enfants devenus enfin adultes, gras, gris, retourneront peut-être remercier la bonne dame d'avoir été broyés avec doigté, le mors entre les dents et la selle sur l'échine.

Demain on attaque. Je ne suis pas prête, il me manque le cœur, la foi, le fouet. Je me sens vide, celui qui devrait m'aider se tait et mon

Achévé d'imprimer sur Roto-Page en mai 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2342 – N° d'édition : 246622
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : août 2013

Imprimé en France



Marco Lodoli
Les Promesses
Sorella – Italia – Vapore

Cette édition électronique du livre
Les Promesses de MARCO LODOLI
a été réalisée le 24 juin 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2013
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818017111 - Numéro d'édition : 246622).
Code Sodis : N53775-7 - ISBN : 9782818017135
Numéro d'édition : 246624.